

ADRESSE  
AUX PATRONS DES  
MÉLANGES RELIGIEUX.

SOUFFRANCES DE L'HIVER.

Le souffle de l'automne a jauni les vallées,  
Leurs feuillages, errans dans les sombres allées,  
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs.  
Adieu l'éclat des cieux ! leur bel azur s'altère,  
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire  
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues ;  
Tout se voile ; les cieux, vaste océan de nues,  
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et charnant :  
L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,  
L'hiver, saison des jeux pour les riches du monde,  
Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh ! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,  
Heureux du monde ! il passe et respecte vos fêtes :  
L'ivresse du plaisir embellit vos instans ;  
Et malgré les hivers, vous respirez encore,  
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore,  
Un dernier souffle du printemps.

Et le bal recommence, et la beauté s'oublie  
Aux suaves concerts de la molle Italie,  
A ces accords touchans de grâce et de langueur ;  
Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,  
Votre âme à chaque instant traverse comme un songe  
Tous les prestiges du bonheur.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie :  
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie  
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.  
Hélas ! à votre seuil que verrez-vous paraître ?  
Quelque femme éplorée, ou bien encor, peut-être,  
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh ! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure  
Sous ces toits indigens, frêle et triste demeure,  
Où l'aquilon pénètre, et que rien ne défend :  
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,  
Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,  
Ne peut réchauffer son enfant !

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides  
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides :  
Le bruit des instrumens vous dérobe à moitié  
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,  
Ce cri de désespoir qui va jusqu'aux entrailles....  
Oh ! pitié ! donnez par pitié !

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline !  
Pitié pour l'humble enfant ! pitié pour l'orpheline  
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur !  
Ils sont là, leur voix triste essaie une prière,  
Dites : resterez-vous aussi froid que la pierre  
Où s'agenouille la douleur ?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime,  
Je le demande au nom de votre bonheur même,

Par les plus doux penchans et par les plus saints nœuds ;  
Et si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,  
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame,  
Au nom du Christ, pauvre comme eux.

Donnez : ce plaisir pur, ineffable, céleste  
Est le plus beau de tout, le seul dont il nous reste  
Un charme consolant que rien ne doit flétrir :  
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance,  
Donnez, il est si doux de rêver en silence  
Aux larmes qu'on a pu tarir.

Donnez : et quand viendra cette heure où la pensée  
Sous le vent de la mort languit toute oppressée,  
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux ;  
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,  
Vous direz : j'ai connu la pitié sur la terre,  
Je puis la demander aux cieux !

PRIERE DU PAUVRE.

O toi dont l'oreille s'incline  
Au nid du pauvre passereau,  
Au brin d'herbe de la colline  
Qui soupire après un peu d'eau !

Providence qui nous console,  
Toi qui sais de quelle humble main  
S'échappe la secrète obole  
Dont le pauvre achète son pain !

Charge toi seule, ô Providence,  
De connaître nos bienfaiteurs,  
Et de puiser leur récompense  
Dans les trésors de tes faveurs !

Mais que le bienfait qui se cache  
Sous l'humble manteau de la foi,  
A leurs mains pieuses s'attache  
Et les trahisse devant toi !

Qu'un vœu qui dans leur cœur commence,  
Que leurs soupirs les plus voilés  
Soient exaucés dans ta clémence  
Au moment qu'ils sont révélés !

Que leurs mères, dans leur vieillesse  
Ne meurent qu'après des jours pleins !  
Et que les fils de leur jeunesse  
Ne restent jamais orphelins !

Mais que leur race se succède  
Comme les chênes de Membré,  
Dont aux ans le vieux tronc ne cède  
Que quand le jeune a prospéré !

Ou comme ces eaux toujours pleines,  
Dans les sources de Siloé,  
Où nul flot ne sort des fontaines  
Qu'après que d'autres ont coulé.